

Burns (Bill)

Analgésies récréatives

Publié :

« Analgésies récréatives » [Bill Burns], *Spirale*, 123, avril 1993, p. 16.

— Analgésies récréatives

Icônes analgésiques [Burns]

Dans une boîte de verre, une pilule de Tylenol 325 de format géant, d'une blancheur immaculée, vous promet de soigner votre mal de tête pour le restant de vos jours. Bill Burns ne croit pas utile de procéder à des dénonciations fracassantes des corporations qui vendent le soulagement instantané à gros profit. Il entend mettre l'industrie pharmaceutique en perspective en jouant sur les échelles : à côté des pilules géantes il présente les maquettes en modèle réduit des installations d'Analgésia, une industrie analgésique idéale.

Les analgésiques constituent un chiffre d'affaire annuel de 2.6 milliards de dollars en Amérique du Nord. L'industrie pharmaceutique est la seule à ne pas être affectée par la récession, elle a le pouvoir de faire passer des lois à Ottawa pour protéger ses monopoles, c'est le secteur de l'économie qui connaît la croissance la plus rapide au Québec. On a quelque difficulté à se représenter la production massive de ces pilules, la rapidité avec laquelle elles sont distribuées et absorbées. Bill Burns se plaît à imaginer que les analgésiques sont des minerais médicamenteux extraits du sol dans des mines à ciel ouvert, puis traités dans des « Usines antidouleur » ultra-modernes. Ces usines seraient comme des sociétés ultra-évoluées où le développement individuel (favorisé par la Phonothèque Bufferin, le Parc aquatique Advil, le Biodôme Tylenol, etc.) importerait davantage que la productivité. Il souligne ainsi l'idéologie d'une industrie totalement axée sur le profit, qui s'introduit dans nos vies par ces petites pilules qui trouvent tout naturellement leur place sur l'étagère de la salle de bain. Il se plaît également à imaginer que ces corporations érigent des monuments (voir « Monument à la gloire d'Analgésia », « le plus gros comprimé pour le soulagement de la douleur jamais construit¹ », où la croix Bayer – qui l'a remarquée? – identifie cette pilule comme une aspirine) au sommet des montagnes pour glorifier des pilules dont nous avons doublement lieu d'être satisfait : par la prospérité de la compagnie et par le répit accordé à l'humanité souffrante.

Outre ses maquettes (la mine, l'usine, le monument) et les photographies réalisées à partir de ses maquettes, Burns présente quelques « tableaux », dont une représentation de la pilule de Tylenol. La pilule est devenue une icône, comme si elle était davantage – en tant que minéral – qu'un don de la Nature, mais une révélation

¹. Bill Burns, Analgésia, Les Éditions Rochefort, 1993, p.20. A paraître : Bill Burns, Fictions of Pain, University of Minnesota Press, 1993.

divine. Burns – à ce stade de son travail – reprend des éléments de l'iconographie chrétienne (voir les collages pour l'exposition « Lorsque la douleur frappe », Or Gallery, Vancouver, 1991) : une main, figée dans une bénédiction, tend une bouteille d'aspirines. La contemplation de la pilule vous dispense de l'avalier, il suffit de la vénérer ou encore de la reconnaître comme une valeur suprême de notre société. Il y a une grande ironie de faire de l'art avec la pilule, lorsqu'on considère que l'art justifie sa place dans notre société et dans notre économie, en vertu de sa soi-disant valeur thérapeutique. Finalement, la pilule devenue icône offerte à la contemplation se substitue à l'art.

Les fictions de la douleur

La satire de l'industrie analgésique par Bill Burns ne s'enlise pas dans une dénonciation de la mauvaise foi des publicitaires et des médecins, ou dans une mise en accusation du cynisme d'investisseurs qui n'hésiteraient pas à confiner la population toute entière dans une camisole de force chimique. Tout le monde est bien intentionné, pourtant les structures corporatives auxquelles ces gens appartiennent se développent dans le sens du conditionnement et de l'artifice. L'attitude déconstructionniste (qui ne prétend pas dissiper une illusion mais en révéler les composantes) de Burns est mesurée en ce qu'elle reconnaît que l'Art appartient à ce tissu social : **l'Œuvre d'art serait symptôme d'un problème de société à même titre que la pilule contre le mal de tête**. L'œuvre, inspirée par la nature ou moment d'une transcendance, saurait nous soulager quand bien même que nous ne sachions plus avoir mal à la tête puisque nous en sommes devenus le mal. Il sera intéressant de suivre la réflexion sur l'art de Burns, amorcée dès 1985 quand le laboratoire d'acétaminophène de l'Usine Antidouleur a instauré son programme de résidence pour artiste².

Le fétichisme de la marchandise s'étend sur les produits de l'industrie analgésique, quand la pilule – comme l'automobile et tous les produits – doit apparaître miraculeusement sur le marché, en niant profits et production. Extrait de la terre ou matérialisé depuis l'éther, l'analgésique serait la réponse qu'exigeait la souffrance, – nous interdisant de penser la circularité de la maladie et de ses thérapies, des critères de la santé et des intérêts corporatifs. L'industrie pharmaceutique ne produit pas une réflexion sur la douleur, elle a objectivé la douleur comme si les pilules pouvaient localiser et pulvériser celle-ci en 22 secondes (selon Anacin), comme si elles pouvaient vaincre une guerre biochimique dans le cerveau. Pourtant le cerveau produit ses propres endorphines³, la douleur est un événement organique et aussi une fonction psychologique. Croire que la douleur est un composé que l'on peut neutraliser en éprouvette est aussi absurde que d'imaginer, avec Bill Burns (alias Dr. Guillaume Brûlé), que les pilules de Tylenol sont extraites du sol à coup de pioches dans le district Mackenzie, en Saskatchewan.

Chez Bill Burns le travail de l'artiste s'apparente à celui d'un publicitaire particulièrement imaginatif. Il ne faut pas douter que la publicité saura, plus tôt qu'on

². *Analgésia*, p. 23.

³. « Les endorphines ont joué un rôle clef dans le développement humain. En refoulant le besoin et la Douleur elles permettent de brider nos impulsions, d'emmagasiner et de différer nos réactions. Ce qui nous laisse le temps d'évaluer, de prévoir, de solutionner et surtout de penser abstraitement [...] En ce sens les endorphines sont à l'origine de l'humain ». Arthur Janov, *Prisonniers de la Douleur*, Édition Robert Laffont, IIIe part., chap. 1.

le croit, intégrer ce type de mise en situation. Nous avons des exemples probants du pouvoir d'un monde post-industriel de récupérer sa propre histoire. En ce sens, toute subversion ne peut mettre à jour les intérêts et les visées d'un parti, d'une corporation, etc. – qu'à les devancer, en exprimant un point de vue qui semble venir de l'intérieur du parti ou de la corporation⁴. En ce sens, la fiction de Burns nous apparaît particulièrement efficace.

Nous en sommes à la 3e révolution analgésique : l'acide acétylsalicylique en 1899, l'acétaminophène en 1955, l'ibuprophène et autres ces dernières années. Aspirin, Exedrin, Bufferin, Advil, Tylenol, Anacin, Nuprin, etc. – voilà les super-puissances engagées dans une guerre froide contre la migraine. Le travail de Bill Burns annonce une 4e révolution : au-delà de la consensualité tiède d'aujourd'hui, la cryogénie des cerveaux d'une nouvelle ère glaciaire. En attendant, il faudrait établir une esthétique d'un bien-être/mal de tête normal. L'art doit jouer son rôle dans la vaste analgésie récréative du nouveau monde pharm-é-cologique.

⁴. Voir Censor (Gianfranco Sanguinetti), Véridique rapport sur les dernières chances de sauver le capitalisme en Italie, trad. Guy Debord, Édition Champ libre, 1976.